

22

CAHIERS METANOIA

1980

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06/80

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 06/80

SOMMAIRE

EDITORIAL	p. 3
SCIENCE ET GNOSE	
COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS	
LOGION 31	p. 11
RECHERCHES	p. 20
BIBLIOGRAPHIE	p. 27
INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE (troisième cours)	p. 32
POESIES	p. 35

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

SCIENCE ET GNOSE

Les Cassandre sont toujours là pour nous rappeler à temps et à contre temps que tout va de mal en pis et que le monde est au bord d'un abîme dans lequel il va sombrer. Mais à l'opposé on rencontre aussi souvent les incorruptibles de l'évolution qui voient dans le progrès indéfini de la science un moyen d'accès à une conscience collective transcendante.

« JE SUIS CELA »

Face à ces deux positions extrêmes, marquées l'une et l'autre par un dualisme intempérant, nous voudrions une nouvelle fois rappeler certaines notions essentielles, non pas en nous plaçant sur un plan de généralisations et d'abstractions évanescantes, mais en nous situant sur le plan de l'expérience : comment puis-je, dans le court laps de temps de ma vie humaine, accéder à la connaissance libératrice ? Celle-ci est possible lorsqu'on veut en « payer le prix ». De grands maîtres du passé - et même aujourd'hui nous pourrions citer un ou deux noms - ont laissé le témoignage d'hommes réalisés, et leur témoignage, en même temps qu'il parle en faveur de l'universalité de leur message, est celui d'une présence au monde le plus immédiat, le plus quotidien : ampleur qui transcende le temps et l'espace et attention bienveillante à ce qui se passe ici et maintenant. De tous les humains, ces humains sont à la fois les plus humains et les plus exceptionnels. Ils nous disent que, ce qu'ils ont vécu, nous pouvons le vivre, si comme eux, nous mettons tout en œuvre pour cela. Ces maîtres, qu'ils soient hindous, soufis, tch'an ou gnostiques qu'ils s'appellent Ramakrishna, Lintsi, Ramana Maharshi, Nisargadatta, Maître Eckhart, nous disent tous, dans le langage qui est le leur, ce que nous enseignaient déjà les auteurs inconnus des upanishads majeures et qui peut se résumer en trois mots : « Je suis Cela ». On connaît les variantes de cette parole foudroyante : « Je suis Brahman », « Je suis le Soi », « Je suis la Déité »... - Jésus, le maître parmi les maîtres, utilise pour se qualifier des expressions analogues : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie », « Je suis le Tout », « Je suis la Lumière ». Les vrais maîtres, à com-

mencer par Jésus, ne veulent pas garder pour eux-mêmes ce qu'ils considèrent comme l'unique Réalité ! Ils nous disent, chacun à sa façon : « Cela, tu l'es aussi, mais il faut et il suffit que tu en prennes conscience ». Cette extraordinaire unité de vue sur la réalisation, bien qu'étrangère au sens commun, doit nous inspirer une confiance inébranlable.

L'UN ET LE MULTIPLE

Les découvertes de la science, dès qu'il s'agit de ce qu'on est convenu d'appeler l'« infiniment grand » ou l'« infiniment petit », sont également étrangères au sens commun, mais, parce qu'elles n'impliquent plus nécessairement, pour être comprises, le « retournement » que requiert la réalisation métaphysique, parce qu'elles peuvent être l'objet d'une vulgarisation que ne permet pas la métaphysique, alors elles suscitent un intérêt et un engouement beaucoup plus grands que l'enseignement des grands maîtres.

Dans le cas de la science comme dans celui de la gnose, il y a en fait destruction d'une illusion ; ce qui nous est donné par les sens, ce qui nous permet d'apprécier le temps et l'espace et de considérer les phénomènes comme des faits positifs, n'est qu'une donnée provisoire et, finalement, illusoire. Le temps linéaire qui comporte un commencement, un cheminement et une fin, dans lequel s'inscrit l'histoire, est lui-même une fantasmagorie, et que dire de l'évolution qui s'inscrit dans le temps, de l'idée de progrès liée à une conscience collective ? Le physicien et le gnostique nous invitent l'un et l'autre à prendre conscience du caractère illusoire du temps, des images, et donc de l'individu en tant qu'entité séparée. Néanmoins la question qui se pose - et elle est d'importance - est la suivante : « Qu'elle est la Réalité qui peut et doit se substituer à l'illusion ? Autrement dit, la prise de conscience de ce qui est, est-elle la même chez l'homme de science et chez le gnostique ? »

Nous avons vu que le gnostique, par la voix des grands maîtres, affirmait : « Tu es le Soi... ». Comment peut-on dire : « je suis le Soi. tu es le Soi, il est le Soi... ? » Dans le langage quantitatif, un + un + un = trois. Dans le langage gnostique, un + un + un = un ; la totalité embrasse le multiple ; l'individu, prenant conscience de son identité véritable, n'est séparé de la Réalité qu'en mode illusoire. Il faut et il suffit qu'il se départisse de son ignorance pour trouver son identité, c'est-à-dire pour expérimenter qu'il est le Soi - ou l'Absolu, ou l'Un, ou le Tout...

Or *tout ce qui n'est pas le Soi n'est pas*. C'est par exemple l'enseignement du *Traité de l'Unité* qu'on peut aussi exprimer ainsi : « Autre que Lui n'est pas » : Maître Eckhart dit d'une façon aussi affirmative : « Toutes les créatures sont pur néant ; je ne dis pas qu'elles sont peu de choses c'est-à-dire quelque cho-

se, mais qu'elles sont un pur néant ». Ce qui ne l'empêche pas d'écrire « Le Père m'engendre moi son Fils et le même que son Fils ». Je suis donc autorisé à dire avec le Fils : « Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi » (logion 77). Du reste Jésus n'a de cesse que nous réalisions ce qu'il a lui-même réalisé et il nous en indique le moyen : « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé » (logion 108). Les Ecritures hindoues nous enseignent que le libéré vivant (le jnânin) ne fait qu'un avec le brahman suprême et que par conséquent il n'est jamais né. Lorsque Hui-neng dit : « Aucune chose n'est », il exprime également que tout ce qui n'est pas le Soi n'est pas.

L'univers scientifique actuel rend compte d'une réalité qui se situe au-delà de nos perceptions sensorielles ordinaires. L'exploration du monde atomique et subatomique révèle une réalité dont le langage et le raisonnement ont du mal à rendre compte, un monde où la matière se révèle à la fois sous la forme de particules et sous la forme d'ondes : ainsi la matière et l'énergie ne seraient que deux aspects différents d'un même phénomène comme le yin et le yang du Tao.

Les savants sont maintenant habitués à considérer l'onde et la particule comme deux descriptions d'une même réalité étrangère à notre perception commune. Comme l'écrit Fritjof Capra, (1) « les physiciens peuvent expérimenter l'espace-temps quadridimensionnel à travers le formalisme mathématique abstrait de leurs théories, mais leur imagination - comme n'importe qu'elle autre - est limitée au monde sensoriel à trois dimensions ». Et un physicien comme Charon s'emploie à jeter un pont entre les recherches sur la Matière et les recherches sur l'Esprit. Parlant du mécanisme merveilleux qui paraît présider à l'édification d'un être organisé, il écrit : « On ne peut s'empêcher de penser que l'Esprit, et non pas la Matière seule, doit intervenir dans une telle édification. Les lois physiques propres à la Matière brute... ne peuvent, si on les laisse agir seules que *dégrader* l'ordre du système initial » (2) Oui, mais on ne voit pas comment pourrait s'opérer cette dégradation si, comme l'affirme encore Charon, l'Esprit *tout entier* est contenu dans *chacun* des milliards d'électrons pensants ou éons entrant dans notre corps : d'autant que que l'Esprit, et non pas la Matière seule, doit intervenir dans une dualité autonome possédant, comme les « trous noirs », un espace-temps à lui, *l'espace-temps de l'Esprit*.

On peut à bon droit se demander quelle est la nature de cet Esprit contenu dans l'électron. Charon va-t-il faciliter notre quête en écrivant : « ...je crois... qu'on doit en toute logique penser que notre Esprit, notre « je », est *en entier contenu dans chacun* des électrons de notre corps » (3) Si l'on parvient à déterminer l'identité du « Je » en question, on aura progressé dans la recherche de la nature de l'Esprit contenu dans l'électron. S'il

s'agit de l'ego, nous sommes en pleine *Maya* car nous attachons une réalité à quelque chose d'illusoire - Précisons que ce n'est pas le phénomène perçu qui est illusoire mais notre croyance en la réalité du phénomène, donc en la réalité du « Je ». Par contre si notre « Je » est identique au « Soi », l'électron - ou l'éon pensant -, dont parle Charon, serait identique à la Conscience cosmique du Principe absolu. Peut-on raisonnablement soutenir cette hypothèse ? Et si oui, quel apport représente-t-elle pour la Conscience absolue informelle qui est au fond mon unique Réalité ? Que cette Conscience (avec un grand C) réside dans l'infiniment petit, aussi bien que dans l'infiniment grand, on ne saurait s'en étonner, puisque ses possibilités sont elles-mêmes infinies. La Katha Upanishad nous éclaire à ce sujet :

« De même, le Soi s'adapte à toutes sortes de formes :
Intérieur à tout être, il est externe aussi. »

Mais gardons présent à l'esprit l'objet de notre étude. Nos Cahiers centrés sur l'Évangile selon Thomas veulent favoriser l'accès à la Connaissance libératrice. C'est donc la condition de l'homme, sa possibilité de réalisation, qui sont ici en jeu. Dans cette perspective, qui est celle de la Métaphysique traditionnelle, nous nous demandons si la science peut concourir avec la gnose à nous libérer de l'esclavage que nous subissons, et si oui, dans quelle mesure.

PROGRES ET TRANSCENDANCE

L'enseignement traditionnel des grands maîtres porte essentiellement sur l'abandon des opinions illusoires de l'homme. Celles-ci nous viennent, avons-nous vu, de nos perceptions auxquelles nous accordons une réalité qu'elles n'ont pas. Le Docteur Hubert Benoit, dans un petit livre remarquable, (4) écrit à propos des perceptions : « Le vrai dilemme, à ce sujet, n'est pas *réalité* ou *irréalité*, mais *Réalité Absolue* ou *réalité relative*. Ce que je perçois et la chose perçue sont réels pour moi, relativement à moi. Même si, en dormant, je rêve que je vois un tigre, ce tigre n'est pas irréel, il est aussi réel pour moi que si je vois un tigre à l'état de veille ». Or, dans ma recherche, c'est la vérité absolue qui m'intéresse et c'est le fonctionnement habituel de mon mental qui m'en empêche l'accès. Dans cette perspective, il est bien évident que la recherche scientifique et même sa vulgarisation me permettent une approche de la réalité qui va beaucoup plus loin que l'interprétation des perceptions sensorielles ordinaires. Mais, nous venons de voir, il ne s'agit pas d'une approche plus ou moins subtile de la Réalité par une recherche indéfiniment plus poussée grâce à des moyens de plus en plus perfectionnés, il s'agit, dans la démarche métaphysique, d'accès à la vérité absolue. La différence entre les deux démarches a été magistralement exposée à plu-

sieurs reprises par René Guénon, en particulier dans son livre « Introduction générale à l'étude des Doctrines hindoues » et spécialement dans le chapitre V consacré aux caractères essentiels de la métaphysique. Selon l'auteur, il y a, entre la science et la métaphysique, toute la différence qu'on peut trouver entre *l'indéfini* et *l'infini*. On peut ajouter un chiffre à un autre indéfiniment sans jamais arriver à l'infini lequel est du ressort de la métaphysique : « Nous disons que la science pourrait s'étendre indéfiniment sans jamais rejoindre la métaphysique, dont elle demeurera toujours aussi profondément séparée, parce qu'il n'y a que la métaphysique qui soit la connaissance de l'universel. » (5)

Il ne nous faut pas oublier cependant que l'homme est inscrit dans un contexte donné et que sa libération se fait dans la conscience vécue de *l'ici et maintenant* par la dévalorisation graduelle de ses prétentions égotistes jusqu'à l'échec total. Hubert Benoit, (6) dans son ouvrage déjà cité plus haut, rapporte à ce propos un texte révélateur de Dag Hammarskjöld : « Mené dans le labyrinthe de la vie, j'arrive à un moment et à un endroit où je comprends que le chemin conduit à un triomphe qui est une catastrophe et à une catastrophe qui est un triomphe... et que la seule élévation possible pour l'homme est dans les profondeurs de l'humiliation. »

Dans la vie courante, l'homme fait des efforts pour être heureux et, lorsqu'il cherche sa Réalisation, il croit qu'il doit procéder de la même façon ; il cherche des méthodes, des procédés, l'ascèse, bref, tout ce qui peut contribuer à le faire progresser, s'améliorer, se rapprocher du but. Or ces moyens sont des pièges qui risquent de renforcer l'ego au lieu de provoquer sa mort, tandis que la vie porte en elle tout ce qui peut donner la vue juste ; les souffrances, correctement assumées, diminuent progressivement les prétentions de l'ego ; celui-ci est malmené, acculé et finalement condamné à la disparition. Alors ce qui était vécu comme absent révèle sa présence. Le Soi se réalise en même temps que disparaît l'apparence illusoire d'un autre que lui, la souffrance liée au dualisme moi-Lui prend fin.

Ainsi la gnose évacue l'idée d'évolution et de progrès : il est en effet contradictoire de penser que ce qui est puisse devenir ? Elle bannit par le fait même la mémoire : celle-ci permet le savoir, mais le savoir va à l'encontre de la vacuité nécessaire à l'expérience directe :

« L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas à interroger un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie et il vivra. (logion 4).

N'étant pas le Tout, la science, par contre, ne peut prétendre à la totalité. Sa « conscience » de l'Organisé ne saurait être supérieure à la « conscience » de celui qui organise, pas plus que l'ordinateur par rapport à celui qui le programme. Même si elle arrive à démontrer que l'expansion de l'énergie cosmique sera un jour réversible grâce à la possibilité de l'électron d'accroître sa propre néguentropie, l'aventure se situera toujours sur le plan phénoménal : ce qui survient ne peut être sur le même plan que ce qui est. Ainsi donc la science est inconcevable sans la notion d'évolution, de progrès, de savoir.

L'Occident, en se cantonnant à un espace-temps rectiligne, ne pouvait qu'enfoncer l'homme dans le relativisme et le nihilisme historiques. Seule une conscience qui transcende le monde phénoménal peut aider l'homme à trouver sa vraie condition :

Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme (logion 17).

La Kena Upanishad veut également nous convier à dépasser le mental pour découvrir la Réalité indicible :

L'œil n'y accède pas,
L'oreille n'y accède pas,
Ni le mental.
Nous ne savons pas, nous ne discernons pas comment on peut enseigner ceci.

Ce que n'exprime pas le langage,
Ce par quoi s'exprime le langage,
C'est Brahman, sache-le bien,
Et non pas ce que l'on révère.

Ce qu'on ne pense pas au moyen du mental,
Ce par quoi, dit-on, le mental est pensé,
C'est Brahman, sache-le bien
Et non pas ce que l'on révère.

Ce qu'on ne voit pas par l'œil,
Ce par quoi l'on voit les yeux,
C'est Brahman, sache-le bien,
Et non pas ce que l'on révère.

Ce qu'on n'entend pas par l'oreille,
Ce par quoi l'ouïe est entendue,
C'est Brahman, sache-le bien,
Et non pas ce que l'on révère.

Ce qui ne vit pas par la vitalité,
Ce qui dirige la vitalité,
C'est Brahman, sache-le bien,
Et non pas ce que l'on révère.⁽⁷⁾

Pour le Soi, ou le Noumène, la manifestation est un aspect de la non-manifestation. Autrement dit, le Phénomène est un attribut du Noumène. On conçoit dès lors que la vision nouménale soit radicalement différente de la vision humaine. Seulement l'homme peut, en renonçant à ses constructions mentales, acquérir la vision du Soi ou de l'Un. Entre les deux visions, un fossé inévitable, un abîme, dans lequel se trouve l'homme. Celui-ci veut le combler en faisant intervenir les ressources de la science ; il ne sait pas que seul le Soi opère la Réalisation.

La notion scientifique de progrès est propre au mental de l'homme. Dès qu'il veut la transférer dans le domaine de la gnose, il reporte à demain ce qui ne peut être connu que dans le présent, ne s'apercevant pas qu'il introduit le devenir dans la Connaissance : malversation inconsciente, mais insidieuse, car elle constitue l'artifice par excellence du mental qui ne veut pas mourir. L'Occident s'est laissé prendre au piège de ce maître suborneur, qui, en grand artificier, connaît l'art de jeter la poudre aux yeux. C'est pourquoi l'homme blanc demeure si étranger à la démarche proprement gnostique laquelle nous montre l'accès à la conscience transcendantale ici et maintenant. Même si nous avons l'intuition que tel logion revêt une importance primordiale, nous le laissons dans la bouche du Maître au lieu d'oser le faire nôtre :

Jésus a dit :
Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là. (logion 77)

Un ésotérisme qui chercherait à se justifier d'après des critères de progrès scientifiques se viderait de sa substance et se condamnerait à une déchéance rapide.

1. Le Tao de la physique, p. 47 de *Question de* (n°34)
2. L'Esprit cet inconnu, p. 126, Ed. Albin Michel (1977)
3. Op. cit. p. 143
4. De la Réalisation intérieure, p. 35. *Le Courrier du Livre* (1979)
5. Op. cit. p. 95
6. Nous ne saurions trop recommander la lecture de son livre *De la Réalisation intérieure*, à la fois rigoureux, dense et succinct. Malgré l'avertissement de l'introduction, nous avons été « refroidis » par les abstractions métaphysiques du début, et nous en avons fait part à plusieurs amis ; cependant une lecture complète nous fait réviser notre jugement car la fin met l'accent sur la Connaissance vécue, et porte la marque sobre et discrète de l'expérimentation.
7. Six Upanishads majeures, traduites par P. Lebaill, p. 84, 85, Kéna Upanishad, *Le Courrier du Livre* (1971)



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 31

JESUS A DIT :

AUCUN PROPHETE N'EST ACCEPTE

DANS SON VILLAGE ;

UN MEDECIN NE SOIGNE PAS

CEUX QUI LE CONNAISSENT.





Le vrai prophète voit l'événement dans sa vraie dimension ; il est à même de situer la partie par rapport au Tout. Il a la vue juste et ne demande qu'à la communiquer.

Le vrai médecin, de son côté, tente dans son diagnostic de remonter à l'origine de la maladie. Il voit tel homme dans sa totalité phénoménale et nouménale. Son intuition embrasse à la fois l'être psycho-somatique et pneumatique.

Mais le prophète ne peut révéler ce qui est caché qu'à celui qui a placé la recherche de sa réalisation au centre de sa vie. Même chose pour le médecin : il ne peut soigner que celui qui veut réellement guérir. Le disciple et le patient doivent mobiliser toute leur énergie en vue de leur transformation : ils doivent vouloir l'un et l'autre en payer le prix par une attention vigilante.

Or la véritable attention est donc de soi sans réticence, identification à l'objet. Le petit enfant est capable de cette attention parfaite. Aussi Jésus le propose-t-il en exemple :

L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas
à interroger un tout petit enfant de sept jours
au sujet du lieu de la Vie,
et il vivra. (logion 4)

C'est ce pouvoir d'émerveillement qui faisait dire à Renan : « L'enfant projette sur toutes choses le merveilleux qu'il porte en lui ». Il serait peut-être plus juste de dire que l'enfant, au lieu de projeter, irradie comme le soleil irradie la lumière.

Le moi, en se structurant, se modèle sur autrui, ou s'oppose en refoulant ou en rejetant. Peu à peu, il se fait sa propre opinion des êtres et des choses et réagit en fonction des associations qui s'élaborent la plupart du temps à son insu : mouvements de sympathie et d'attraction, mouvements d'antipathie et de défense suivant les souvenirs qui surgissent dans telle ou telle situation donnée.

Chacun sait que le petit enfant, s'il n'est pas prévenu par sa mère, n'a pas peur des griffes du chat ou des crocs du chien. Par contre son comportement est marqué d'une façon indélébile par celui des adultes. Au lieu d'aller naturellement vers le chat

et le chien, s'il est prévenu contre eux, il perdra la spontanéité des gestes caressants.

Le mental, peuplé de souvenirs heureux ou malheureux, de préceptes moraux et de contraintes de toutes sortes, réagit non plus en fonction de la nature mais suivant des codes établis par le milieu ambiant. Il est perturbé, comme les ondes d'un poste émetteur sont brouillées par des ondes clandestines.

Ainsi notre intuition et nos facultés de perception sont malmenées depuis la tendre enfance. « Ils sont venus au monde vides, nous dit Jésus, mais maintenant ils sont ivres ». Cette ivresse joue comme un voile qui cache le vrai visage. Elle joue surtout envers les personnes que nous avons connues autrefois et que nous retrouvons dans un contexte nouveau. Alors les vieux schémas font irruption et vous empêchent de voir la réalité. Comment entendre une parole de sagesse ou accepter les conseils de quelqu'un avec qui on a, étant enfant, joué au gendarme et au voleur ou qu'on voit tous les jours dans les circonstances les plus banales ? Le silence intérieur est nécessaire à l'écoute ; il est rendu très difficile, voire impossible, si l'image de celui qui est devant vous fait surgir un monde de souvenirs. Les disciples, « ivres » des paroles des prophètes, voulaient voir en Jésus le Messie conforme à celui qu'annonçaient les prophéties. Ils étaient encombrés de réminiscences, donc inaptes à l'écoute du Maître : de là les rappels à la Vie qui reviennent comme un leit motiv :

Connais Celui qui est devant ton visage,
et ce qui t'est caché te sera dévoilé. (logion 5)

Ce que vous attendez est venu,
mais vous, vous ne le connaissez pas. (logion 51)

Vous avez délaissé Celui qui est Vivant devant vous
et vous avez parlé des morts. (logion 52)

Quand l'époux sort de la chambre nuptiale
alors, qu'on jeûne et qu'on prie ! (logion 104)

Comment acquérir cette qualité d'attention qui fait qu'on *boit* les paroles, au point d'être, non pas semblable - car la similitude, Maître Eckhart nous le dit, maintient une différence - mais identique à celui qui parle ? A plusieurs reprises, Jésus nous livre le secret d'une attention qui n'est pas troublée par les parasites du mental en nous invitant à prendre exemple sur les tout petits. Mais ce sont surtout les logia 22 et 37 qui nous placent au cœur de la question.

E. GILLABERT



Notre vieille mentalité, par un curieux effet, nous pousse à rechercher des prophètes et des médecins, êtres aux pouvoirs extraordinaires, venus du haut du ciel, ou du fond des mers. Nous réclamons de la nouveauté, des prodiges et des miracles qui nous transportent violemment, loin de la banalité quotidienne. Bref, il nous faut des dieux.

Qui n'a rêvé de le devenir, au moins dans son petit village : tentation subtile, rêve dans lequel à la fin tout le monde est perdant.

Jésus, encore une fois, se tient à l'écart de ce rêve. Ni prophète, ni médecin, il refuse le pouvoir. Son joug est bon, son autorité est douce. Il enseigne le laisser-agir, à la manière du ferment caché dans la pâte. Mais ils ne l'ont pas reconnu.

Et pourtant, s'il se passe quelque chose, c'est au village, à l'endroit même où nous sommes, à l'instant le plus banal de la vie quotidienne :

« Connais Celui qui est devant ton visage... »

Marie-France HENRY



Le logion 31 est saisissant : il révèle la tragédie du connu. Nous ne voulons pas apprendre de l'Inconnu parce que l'ego précisément, *cette collection de mémoires*, ne sait, ne veut appréhender que le déjà vu, classé répertorié. C'est le mythe de la caverne répétée, l'emprisonnement au royaume des ombres. Mais se retourner, métatoïa, s'exposer à la lumière : quel héroïsme ! Renoncer à la rumination des vieilles rengaines, consentir aux métamorphoses de la Vérité : mourir ! Pour vivre.

R. OILLET



Ce proverbe apparaît, dans un contexte anecdotique, chez Marc et chez Mathieu. Le « dit » devenu dicton est également cité par Luc qui met dans la bouche du Maître l'observation suivante : « A coup sûr, vous allez me citer le dicton : Médecin, guéris-toi toi-même... En vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie... » (Luc 4.23).

Le sens primaire du logion est clair : comment prendre au sérieux celui que l'on coudoie chaque jour et qui ressemble à tout le monde ? Et comment croire à ses pouvoirs (sous-entendu : pourquoi lui et pas moi) ? Rien de mystérieux à vrai dire chez cet homme. N'est-il pas « fils de Joseph le charpentier ? N'a-t-il pas pour mère la nommée Marie et pour frères Jacques, Simon et Jude ? » (Mat. 13.55).

L'Évangile selon Thomas qui ne s'intéresse pas à la biographie n'a retenu aucune de ces remarques anecdotiques et la subtile ironie avec laquelle Jésus prononce ces paroles désabusées cache un sens autrement profond. Ce n'est pas seulement dans son village, dans son pays, que le Maître rencontre défiance et incompréhension, mais *dans le monde* ainsi qu'il l'a mille fois affirmé. Car il est l'« étranger » de la gnose, celui qui n'est pas *de ce monde* mais qui doit accomplir une mission *dans ce monde*, non seulement à l'intérieur du milieu juif mais sur le plan universel. Il ne se connaît d'ailleurs pas, il l'a dit, de famille charnelle...

Sa mission ne relève d'aucun « messianisme », mais d'une série d'actions ponctuelles, ici et maintenant. Le Maître est à la fois celui qui sait - le prophète - et celui qui soigne, - le thaumaturge - Il ne peut en être autrement puisque la chair et l'esprit sont indissolublement liés et que la « merveille des merveilles » est la naissance de l'esprit *par* et *dans* le corps. Son action relève de ce qu'on appelle aujourd'hui la psychosomatique mais dépasse infiniment cet objectif immédiat pour atteindre le niveau supérieur. Or la plupart des miraculés de la légende chrétienne se contentent de guérir. Leur foi les sauve mais ce n'est que la foi au niveau et au profit de leur personne propre et il ne s'agit guère pour eux du baptême de feu qui est le degré supérieur de l'initiation. Le thaumaturge-prophète ne saurait avoir d'action sur

ce plan qu'en faveur de ceux qui, « étrangers » comme lui, sont dignes de la promotion suprême. Et Jésus constate que ceux-là mêmes auxquels il consacre son enseignement direct, ceux qui possèdent le privilège inestimable de la présence effective du Maître, ne le reconnaissent pas... Les canoniques sont formels en ce qui concerne le désarroi des disciples : « Voilà longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe... Qui m'a vu a vu le Père » (Jean 14.9). Et de jour en jour ils suivent le Maître en lui demandant constamment *qui* il est (log. 43), de quel *lieu* il leur parle (24) et *quand* ils seront en mesure de le voir (37). On leur a caché les clés de la gnose. Comment pourraient-ils, sans elles, affronter l'énigme spatio-temporelle...

Cet étranger n'est pourtant qu'un homme *comme eux*, il l'a, à maintes reprises, affirmé, et c'est en qualité d'homme *comme eux* qu'il est en mesure, ayant « vaincu le monde », de leur offrir la transcendance qui leur permettra de franchir les limites du temps et de l'espace. Encore faut-il qu'ils puissent se dépouiller de leur conditionnement et jeter le masque d'une illusoire « personnalité ».

Par-delà les siècles, le logion 31 nous concerne tous, Il est infiniment plus facile aujourd'hui qu'hier d'accéder à une conscience planétaire et d'élargir nos horizons cosmiques. Nous bénéficions ainsi d'un privilège qui n'est pas celui d'un *peuple élu* investi d'une mission prestigieuse en vue d'un avenir lointain, un peuple si étroitement conditionné qu'il a cruellement subi tous les déchirements de l'histoire. Ce privilège, il est, tel qu'il a été de tous temps, à la portée de celui, quel qu'il soit, qui répond à l'appel du Vivant...

Paule SALVAN



Ce logion nous met en face de deux écueils : l'apparence et l'habitude qui éteignent la connaissance de la science unique, à la fois celle de l'esprit et celle du corps.

Etre du même pays, du même endroit, c'est avoir l'habitude de rencontres ou de lieux communs. Vision tout extérieure qui scelle un jugement que l'on croit définitif. Les jeux sont faits et l'étiquette bien mise. Que ce soit le prophète ou le docteur, plus rien ne fait poids parce que tout reste en surface.

Que peuvent alors par eux-mêmes ces prophètes ou ces docteurs ? Sont-ils sensibles à pareil détournement de ceux qui croient si bien les connaître ?

Oui, ils en sont comme affaiblis. Dans Marc (6. 4-5) nous lisons qu'à ce moment-là, Jésus, dans son pays, ne put faire aucun miracle. Non qu'il ait refusé d'en faire, mais il ne le pouvait pas.

Les pensées sont des forces, nous dit-on. Leurs vibrations se répandent dans l'univers et elles peuvent prédisposer ou empêcher.

Dernièrement dans un journal on reproduisait les réflexions moqueuses de savants face à un Uri Geller incapable de réussir ses exploits habituels. D'un autre côté Uri Geller explique comment, dans certaines circonstances, face à l'incrédulité et à la controverse, tout lui devient impossible.

Les parapsychologues insistent toujours sur la nécessité d'une attitude favorable du public. Confiance et foi sont indispensables. Jésus n'a-t-il pas dit qu'il en serait fait selon notre foi ! Le physicien Jean Charon ne craint pas de dénoncer cet abus des scientifiques qui n'hésitent pas à se prononcer en grand nombre contre l'existence réelle de phénomènes télépathiques et d'ajouter : « C'est la convention sociale qui tranche et elle uniquement. »

Prenons l'exemple de Salomé donné au log. 61.

Par les évangiles qui, à plusieurs reprises, nous parlent d'elle nous savons qu'avec plusieurs autres femmes elle suivait Jésus et le servait quand il était en Galilée (Marc 15. 40-41).

Epouse de Zébédé, mère de Jacques et de Jean, elle avait tout laissé pour être auprès de Jésus, le prophète tel qu'elle le concevait.

Pour les Hébreux, « lit » était le symbole de la famille. Qu'en était-il de la famille de Salomé ? Ses fils, disciples de Jésus, ayant laissé leur père seul dans sa barque pour pêcher, la maison sans Salomé... une famille dispersée. Tout cela à cause de

Jésus, aussi lui dit-elle comme dans une sorte de plainte : « Tu es monté sur mon lit. » Ce lit, ou famille, ...et un regret sourdait en elle. L'habitude, l'apparence, allaient-elles l'emporter ? En côtoyant journallement Jésus, en le faisant manger... et le prophète imaginé perdait de son éclat.

Mais Salomé a su réagir en posant la question à Jésus : « Qui es-tu homme ? » Heureuse Salomé qui en voulant savoir *véritablement* a tout sauvé en elle. Une connaissance qui n'est pas fondée sur des conventions aveugles, mais qui va à l'intérieur de l'être. « Au fond du puits. »

Le log. 74 nous dit qu'il n'y a personne au fond du puits. Et notre log. 31 nous montre pourquoi il n'y a personne, alors pensons à l'exemple de Salomé qui a su interroger le Maître.

Edith TOUREILLE



RECHERCHES

IDENTITE ET FILIATION CHEZ MAITRE ECKHART

A propos du sermon *beati pauperes*, nous avons vu dans le précédent Cahier que Maître Eckhart, pour tenter de nous faire part de son expérience ultime, employait un langage qui peut paraître ambigu. Parfois il utilise, en vue de nous faire comprendre la noblesse de notre origine, le thème de la filiation ; parfois, insistant sur l'être éternel que nous sommes en réalité, il parle, à la façon des maîtres orientaux et de Jésus dans l'Evangile selon Thomas, de *non-naissance*.

Deux notions en apparence contradictoires. L'étude des sermons permet-elle de les concilier ?

Dans le sermon *beati pauperes*, Maître Eckhart nous dit : « ...je suis la cause de moi-même selon mon être qui est éternel... C'est pourquoi je suis non-né et, selon le mode de ma non-naissance, je ne puis jamais mourir... j'ai été de toute éternité, et je suis maintenant et demeurerai éternellement ». Parlant de la *percée* qui le délivre de tout, de Dieu même, il ajoute « ...ce qui m'est donné dans cette percée, c'est que Dieu et moi sommes un ».

Dans le sermon *justi vivent in aeternum*, il nous tient un autre langage : « Le Père engendre sans cesse son Fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que son Fils et le même Fils. Je dis davantage : il m'engendre non seulement en tant que son Fils, il m'engendre en tant que lui, et lui en tant que moi ».

Dans le sermon *nolite timere eos* - que nous publions dans le présent Cahier -, Maître Eckhart introduit un terme très important, que nous retrouvons d'ailleurs dans d'autres sermons, c'est celui de Dêité. Etant le Principe de la manifestation, ou le Créateur, Dieu n'est pas, au sens métaphysique du terme, infini, puisqu'il ne comprend les possibilités de manifestation qu'en tant qu'elles se manifestent. Pour désigner le non-manifesté, c'est-à-dire ce qui est au-delà de l'Être, le métaphysicien emploie le terme de Non-Être. Ce terme englobe donc tout le non-manifesté ainsi que le Principe de la manifestation. Et l'ensemble du

Non-Etre et de l'Etre, que Guénon appelle la *Possibilité universelle*, est souvent désignée sous le nom de *vacuité*. Pour parler des possibilités de la non-manifestation ou du non-agir, Maître Eckhart introduit le mot *Déité* : « Dieu agit, la Déité n'agit pas, elle n'a rien à agir, en elle il n'y a nulle œuvre. Dieu et Déité se différencient par agir et non-agir ».

La *percée*, qui libère l'homme de tout et de Dieu même, révèle l'état au-delà de l'Etre qui est celui de la Déité ou du Non-Etre : « Mon Etre essentiel est au-dessus de « Dieu » en tant que nous saisissons Dieu comme principe des créatures » (*beati pauperes*).

Comme les grands Maîtres d'Orient, comme Jésus, mais avec des termes qui lui sont propres, Maître Eckhart veut nous faire prendre conscience que l'homme est non seulement Dieu mais la Déité.

Le langage est forcément un instrument approximatif et déficient lorsqu'il tente d'exprimer « ce par quoi il s'exprime » (*Kena Upanishad*). La percée libératrice jusqu'au fond insondable de la Déité est une façon de parler pour tenter de faire partager une expérience ineffable. La fécondité, l'enfantement, sont d'autres modes d'approches de Maître Eckhart où les vocables de Père et de Fils sont introduits pour nous conduire du monde d'images familières au monde sans image. Ce dernier langage plus évocateur n'est-il pas en même temps plus ambigu ? S'efforcer de traduire l'indicible dans le langage quotidien afin d'être communicable ne va pas sans danger. Le mot Père ne suggère-t-il pas une idée de supériorité et celui de Fils une idée de dépendance ? Interrogeons les textes des sermons et celui en particulier de *justi vivent in aeternum*. Avec une liberté et une audace sans pareilles, Maître Eckhart s'emploie à supprimer sur-le-champ les distances et les dissemblances que peuvent suggérer les mots : « le Père engendre sans cesse son Fils et je dis plus encore : il m'engendre en tant que son Fils et le même Fils ». Donc pas de différence entre son Fils et moi. Et comme le Père et le Fils sont Un, la déduction s'impose, néanmoins il a soin de la préciser : « Il m'engendre non seulement en tant que son Fils, il m'engendre en tant que lui et lui en tant que moi ». L'identité est parfaite dans son Principe même et dans le processus de fécondité. Cependant une question se pose que le langage de Maître Eckhart n'a peut-être pas élucidée : le terme de Père correspond-il chez lui à Dieu ou à la Déité ? Puisque l'Etre essentiel de l'homme est la Déité, on ne voit pas comment l'être du Père lui serait inférieur. Nous venons du reste de voir que le Père abolissait toute différence entre l'engendreur et l'engendré, l'un étant l'autre et vice versa. Dans le même sermon, Maître Eckhart ne

lève-t-il pas l'ambiguïté si toutefois ambiguïté il y a ? « L'Être de Dieu est mon être et l'être originaire de Dieu mon être originaire » (traduction du moyen-haut allemand par Reiner Schürmann). L'être originaire de Dieu est l'être dont Dieu tire son origine, c'est-à-dire la Déité. L'être originaire de l'homme, l'être originaire du Père et l'être originaire de Dieu se confondent donc en une parfaite identité.

Maître Eckhart nous invite à boire « à la source bouillonnante qu'il a lui-même mesurée ». Sa langue trahit souvent les flottements et les embarras de l'homme qui s'efforce de traduire une expérience indicible. Ce qui est merveilleux, c'est la concordance qui se révèle, sous des vêtements fort différents, entre son message et l'enseignement de Jésus : même exigence fondamentale, même audace souveraine, même confiance inébranlable, même invitation à partager, ici et maintenant cette exigence, cette audace et cette confiance.

E. G.

SERMON NOLITE TIMERE EOS

Le sermon *Nolite timere eos* figure sous le n° 24 dans le volume Meister Eckhart, *Deutsche Predigten und Traktate* de J. Quint (Munich 1955). On ne le trouve pas (encore) dans l'excellente traduction de Maître Eckhart par Jeanne Ancelet-Hustache. Cette traductrice s'est en effet servi de la version en allemand moderne de Joseph Quint, parue en fascicules postérieurement à 1955 et dont la numérotation des sermons diffère de celle de l'édition de Munich. Dans tous les cas, le sermon portant le n° 26 chez J.A.H. n'a rien de commun avec le sermon « *Nolite timere eos* ».

On en trouve par contre une version française qui ne semble pas toutefois être exempte de défauts, due à F. Aubier et J. Molitor et parue chez Aubier en 1942.

C'est à Robert Kreib que nous devons la présente traduction (comme celle du reste de *Beati Pauperes* publiée dans le précédent Cahier) ; nous lui adressons nos vifs remerciements.

Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
(log. 77).

Maître Eckhart : sermon « Nolite Timere eos, qui corpus occidunt, animam autem occidere non possunt » (Matth. 10.28).

(Traduit à partir de la version en allemand moderne de J. Quint (Deutsche Predigten und Traktate, Munich 1955 - Sermon 26).

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme » (Matth. 10.28). L'esprit ne tue pas l'esprit. L'esprit donne la vie à l'esprit. Ceux qui veulent vous tuer sont sang et chair. Mais ce qui est sang et chair périt ensemble. Ce qu'il y a de plus noble dans l'homme c'est le sang quand il veut le bien ; et ce qu'il y a de pire dans l'homme c'est le sang quand il veut le mal. Si le sang l'emporte sur la chair l'homme est humble, patient et chaste et possède toute vertu. Si par contre la chair l'emporte sur le sang, l'homme devient orgueilleux, coléreux et impudique et à tous les vices. Ici Saint Jean est digne d'éloges. Autant que je puisse le louer, Dieu le louerait encore plus.

Ecoutez bien ! Je veux maintenant dire quelque chose que je n'ai encore jamais dit. Quand Dieu a créé le ciel et la terre et toutes les créatures, Dieu *n'agissait* pas ; il n'avait rien à agir et *en* lui il n'y avait aucune œuvre. Alors Dieu dit : « Nous voulons créer l'homme à notre image » (gen. 1.27). Travailler est chose facile ; on travaille quand et comme on veut. Mais ce que je crée, je le crée moi-même, avec moi-même et en moi-même, et j'y imprime mon image totalement. « Nous voulons créer l'homme à notre image » : « Ni toi, Père, ni toi, Fils, ni toi, Saint-Esprit, mais *nous*, dans le conseil de la Sainte Trinité, nous voulons créer l'homme à notre image ! » Quand Dieu créa l'homme, il opéra dans l'âme son œuvre à son image, son œuvre créative et son œuvre perpétuelle. L'œuvre était si grande qu'elle n'était rien d'autre que l'âme, et l'âme à son tour n'était rien d'autre que l'œuvre de Dieu. La nature de Dieu, son Être et sa Dété sont tels que Dieu *ne peut pas ne pas* agir dans l'âme, alors il aime son œuvre. Et dans l'âme dans laquelle Dieu opère son œuvre, là l'œuvre est si grande qu'elle n'est rien d'autre que l'Amour ; l'Amour à son tour n'est rien d'autre que Dieu, Dieu s'aime lui-même, et sa nature son Être et sa Dété. Et, avec l'amour avec lequel Dieu s'aime (lui-même), il aime (aussi) toutes les créatures - non pas en tant que créatures, mais les créatures en tant que Dieu. Dieu aime toutes les choses du même amour dont il s'aime lui-même.

Et je veux encore dire quelque chose que je n'ai encore jamais dit : Dieu se savoure lui-même. Par la saveur par laquelle Dieu se savoure, il savoure toutes les créatures - non pas en tant que créatures, mais les créatures en tant que Dieu. Dieu savoure toutes les choses exactement comme il se savoure lui-même.

Ecoutez-bien ! Toutes les créatures cherchent à atteindre leur plus haute perfection. Et je vous prie ! Sachez par la vérité éternelle, la vérité perpétuelle et par mon âme ! Je veux encore vous dire une chose qui n'a jamais été dite : Dieu et la Dété sont distincts l'un de l'autre aussi loin que ciel et terre. Je dis encore plus, l'homme intérieur et l'homme extérieur sont distincts l'un de l'autre aussi loin que ciel et terre. Mais Dieu l'est encore de bien des milliers de milles de plus : Dieu se révèle et s'estompe.

Je reviens à ce que je viens de dire : Dieu se savoure lui-même en toute chose. Le soleil projette ses rayons sur toutes les créatures et tout ce qui reçoit la lumière absorbe le soleil sans que celui-ci perde quoi que ce soit de sa force lumineuse.

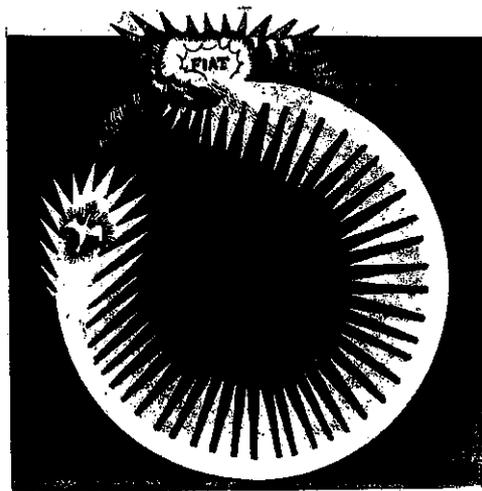
Toutes les créatures se défont de leur *vie* pour l'amour de leur *être*. Toutes les créatures se portent en ma raison pour *être* en moi *en esprit*. Moi seul prépare toutes les créatures à retourner à Dieu. Voyez ce que vous tous faites.

A présent je reviens à mon « homme intérieur et extérieur ». Je vois les lis dans les champs et leur éclat rayonnant et leur couleur et toutes leurs feuilles. Mais je ne vois pas leur parfum. Pourquoi ? Parce que le parfum est en moi. Par contre : ce que je dis est en moi et je l'extériorise en parlant. Seul mon homme *extérieur* savoure toutes les créatures en tant que créatures, comme il savoure le vin, le pain et la viande. Mon homme *intérieur* ne savoure rien en tant que créature, mais en tant que don de Dieu. Et dans le plus profond de moi-même je ne le savoure pas non plus comme dons de Dieu, mais comme étant des êtres éternels.

Je prends un bassin plein d'eau, y pose un miroir et le mets au soleil ; alors le soleil projette son éclat lumineux provenant de son disque et de son fond sans que pour cela il diminue. La réflexion du miroir est elle-même soleil dans le soleil, et malgré cela le miroir est ce qu'il est. Il en va de même avec Dieu, Dieu est dans l'âme avec sa nature, avec son être et avec sa Dété, et malgré cela il n'est pas l'âme. Ce que l'âme reflète, cela est Dieu dans Dieu, et malgré elle l'âme est ce qu'elle est.

Dieu (la D^éité) se révèle « Dieu » là où toutes les créatures disent Dieu ; là Dieu se révèle. Quand je me tenais (encore) dans le fond, dans la base, dans le flux et dans la source de la D^éité, personne ne me demandait où je voulais aller et ce que je faisais : il n'y avait personne pour me le demander. Mais quand je m'écoulais toutes les créatures dirent « Dieu ». Si on me demandait : « Frère Eckhart, quand êtes-vous sorti de la maison ? » Alors, j'y étais encore à l'instant. Ainsi, toutes les créatures parlent de « Dieu ». Pourquoi ne parlent-elles pas de la D^éité ? Tout ce qui est dans la D^éité est *Un* et de *cela* on ne peut pas parler. Dieu agit, la D^éité n'agit pas, elle n'a rien à agir ; en elle, il n'y a nulle œuvre ; elle ne s'est jamais préoccupée d'une œuvre. Dieu et D^éité se différencient par agir et non agir. Si je reviens en « Dieu » sans m'y maintenir, ma percée est beaucoup plus noble que mon écoulement. Moi seul accueille dans ma raison l'être essentiel de toutes les créatures pour qu'elles soient *Un* en moi. Et quand j'arrive dans le fond, la base, le courant et la source de la D^éité, personne ne me demande d'où je viens et où j'ai été. Là personne n'a remarqué mon absence ; là « Dieu » s'estompe.

Je concède volontiers ce sermon à ceux qui l'ont compris. S'il n'y avait eu personne pour l'écouter, c'est à ce tronc des pauvres que je l'aurais adressé. Il y a de pauvres gens qui retournent chez eux et disent : « Je veux m'asseoir quelque part, manger mon pain et servir Dieu ». Mais moi je dis au nom de la Vérité éternelle que ces gens demeurent dans l'erreur et ne pourront jamais obtenir ou gagner ce qu'obtiennent ceux qui suivent Dieu dans le dénuement et dans l'exil. Amen.



BIBLIOGRAPHIE

LIRE OU RELIRE MEYRINCK ?

Dans le domaine de la recherche essentielle, on peut, à bon droit, se défier du roman et refuser toute affabulation plus ou moins orientée vers l'occultisme et le fantastique.

Et cependant la littérature universelle comporte une riche moisson d'œuvres d'imagination⁽¹⁾ et même au pays de Descartes, un équilibre s'établit nécessairement entre le goût de la logique pure et l'aspiration inconsciente vers la fiction évoluant librement dans l'irrationnel. C'est naturellement le cas des poètes et, parmi les romanciers, auprès de Balzac et de Villiers de l'Isle Adam, de nombreux écrivains ont subi l'attrait du mystère métaphysique *romancé*.

L'œuvre de l'écrivain autrichien Meyrinck déborde cependant le champs de la curiosité littéraire. Beaucoup d'écrivains qui ont connu de leur vivant la notoriété sont, pour un certain temps, relégués après leur mort dans cet abîme d'oubli que les critiques littéraires appellent précisément le « cimetière ». Mais cet injuste discrédit a frappé Meyrinck de son vivant. Mal connu du grand public français, son œuvre n'a même pas été bien comprise dans son propre milieu culturel lors de la publication de ses grands romans qui s'échelonnent entre 1916 et 1927. Elle avait cependant de quoi séduire le public de langue germanique qui, dans la période de l'entre-deux guerres, appréciait fort le pittoresque grinçant de ce que l'on a appelé l'expressionnisme allemand et que l'on retrouve, parfois poussé à la caricature, dans les romans de Meyrinck. A titre d'exemple, l'un des adeptes élus de la *Nuit de Walpurgis*, le Médecin de la Cour de Prague, surnommé le Pingouin parce qu'il n'a que des « moignons d'ailes », se comporte dans la vie comme un personnage inadapté et quelque peu ridicule et la description de l'Amsterdam du temps de la première guerre mondiale est traitée dans le *Visage vert* avec une férocité singulière et parfois avec un humour noir qui s'apparente au climat de « dérision » caractéristique de l'actuelle production littéraire.

Ce n'est pas cet aspect du génie de Meyrinck qui nous intéresse ici mais son message qui nous paraît rejoindre la gnose universelle la plus authentique et il est significatif que des ésotéristes aussi qualifiés qu'Abellio, Julius Evola et G. Heym aient souligné, dans leurs préfaces aux traductions de ces romans, l'intérêt que présente, au-delà de la construction imaginative, une connaissance évidente des grandes traditions.

L'acquisition d'une telle connaissance soulève, en ce qui concerne Meyrinck, un problème sans doute insoluble. Ses biographes voient en lui un initié « de second ordre » qualifié par ses dons de clairvoyance, ses qualités médiumniques et ses recherches approfondies pour être admis dans certains cercles ésotériques très fermés. Une expérience diversifiée semble en tous cas lui avoir donné la clé de certaines traditions secrètes. De même que la Kabbale apparaît dans *le Visage vert* et dans *le Golem*, le tantrisme fait l'objet d'épisodes suggestifs dans *l'Ange à la fenêtre d'Occident* et dans *la Nuit de Walpurgis*. L'alchimie est le thème essentiel de *l'Ange* dont le héros, John Dee, est un personnage historique, astrologue de la reine Elizabeth 1^{re}. Le Tao est, d'autre part, la voie de l'initié dans le roman que l'on peut considérer comme l'œuvre la plus dépouillée et la mieux fondée sur une expérience authentique : *Le Dominicain blanc*.

Ces romans étranges, s'attachent à décrire, à travers des phénomènes souvent touffus et curieusement intemporels - c'est le cas notamment de *l'Ange à la fenêtre d'Occident* -, l'itinéraire initiatique d'un adepte. Il faut préciser, comme le fait Julius Evola, qu'il ne s'agit pas exactement d'une personnalité réincarnée mais du cheminement d'une entité spirituelle abordant l'expérience existentielle dans le désordre d'une « fin de cycle » cosmique. La réintégration dans l'Être « s'accomplit à la faveur de noces spirituelles » où l'on retrouve le thème de l'androgynie.

On reconnaît d'autre part au passage le symbolisme des chiffres et des lettres. Dans *le Dominicain blanc*, le prénom d'Ophélie désigne le sacrifice mortel de la compagne élue de Christophe du Colombier dont le nom symbolise l'Esprit. Quant au malheureux « Pingouin », qui n'est pourvu que de moignons d'ailes, il *subira* l'éveil dans un accident mortel...

Ce qui intéresse notre propos, c'est essentiellement le chemin initiatique suivi par chacun des héros avec ses dramatiques variantes. Et tout d'abord - on reconnaîtra ici la source de l'interrogation gnostique - le chercheur se demande ce qu'il est venu faire dans ce monde absurde et hostile : errant dans les quartiers mal famés d'Amsterdam, Hauberrisser ressent la nausée à l'égard de son entourage : « Il doit y avoir, se dit-il, quelque

chose comme un mal des spectacles que les médecins ne connaissent pas encore. Un goût de boîte de conserve s'attache à tout ce qui a nom d'objet. On en attrape le scorbut !! » Désormais obsédé par la question fondamentale, il ne cessera plus de s'interroger. Mais *par où commencer ?* Et voici que son guide mystérieux, un manuscrit ancien qui lui est tombé « par hasard » entre les mains, lui répond : « La vie est miséricordieuse, à chaque instant, elle nous accorde un commencement. A chaque seconde, se pose à nous la question : « Qui suis-je ? » Nous ne nous la posons pas ; c'est pourquoi nous ne trouvons pas le commencement. Mais si nous nous la posions une fois sérieusement, alors viendrait le jour dont le crépuscule annonce la mort des pensées qui se sont introduites dans la salle du festin pour s'asseoir en parasites au banquet de notre âme »...

Et, poursuit le maître inconnu, « la clé qui nous rendrait maître de la nature intérieure est rouillée depuis le déluge. C'est : *Etre éveillé...*

Ainsi commence la recherche d'un monde invisible où chacun des appelés suit sa propre voie à travers les dangers d'une apocalypse particulière qui rejoint parfois le destin collectif d'une « fin des temps ».

Mais tous les appelés ne sont pas des élus et les échecs sont dramatiques. Celui dont la détermination est incertaine où le « moi » trop présomptueux risque de s'égarer et de sombrer sur le chemin où les « forces noires » lui tendront des pièges mortels. Le démoniaque apparaît dans de nombreux épisodes où se donne libre cours ce que R. Guénon appelle la contre-initiation. Dans *l'Ange à la fenêtre d'Occident*, l'alchimiste John Dee s'égare irrémédiablement en voulant voir en Elizabeth, la reine charnelle, sa compagne des futures noces spirituelles et en organisant des séances suspectes où, sous le regard d'un ange maléfique, se déchainent les illusions d'un « spiritisme » avant la lettre. C'est un de ses avatars, le Baron Müller, qui, vainqueur d'épreuves analogues, déjouera les pièges et, enfin uni à sa reine *intérieure*, deviendra enfin un VIVANT... C'est ainsi que la contre-initiation joue son rôle ambigu. Après la mort d'Ophélie, Christophe se trouve, lui aussi confronté à une imposture « mariale » où le souvenir fallacieux de sa bien-aimée, identifiée à la Vierge, fait l'objet, par la foule des croyants, d'une idolâtrie délirante. Car les charlatans sont à l'œuvre, et, dit le guide de Christophe : « Quand un sauveur est attendu, ils le singent par anticipation ; quand il disparaît, ils font en sorte de n'en laisser subsister qu'une image contrefaite »... Et comment ne pas déceler un autre piège dans les encouragements prodigués à tous ceux qui mettent leur foi dans d'illusoirs pa-

radis : « Ma femme m'aimait infiniment, dit Schwammerdam dans le *Visage vert*... Maintenant, elle est dans l'au-delà et elle rêve que je suis près d'elle. Elle ne sait pas que je ne suis pas réellement auprès d'elle et que ce n'est que mon image ; si elle le savait, le paradis serait un enfer pour elle... Ma femme croyait en la Vierge ; maintenant, au-delà, elle rêve dans ses bras... Mais, ajoute l'initié, les propagateurs des lumières qui veulent détacher les masses de la religion ne savent pas ce qu'ils font. La vérité n'est que pour une élite restreinte ; elle devrait demeurer cachée à la masse. Celui qui ne l'a connue qu'à moitié, s'en va, à sa mort, dans un Paradis sans couleurs ».

A cette euphorie sécurisante s'oppose la détermination du couple élu qui accepte l'inacceptable et risque tout. « Il vous faudra tout perdre, dit Schwammerdam à Eva, même Dieu si vous voulez pouvoir toujours le retrouver ». Condamné au « désert » après la disparition d'Eva, Hauberrisser connaît pour sa part la plus amère solitude et la plus lancinante angoisse. « Mais, dit Schwammerdam, il n'y a ni épreuves ni châtement. La vie extérieure avec ses coups du sort n'est pas autre chose qu'un processus de guérison »...

Hauberrisser est *violemment* décidé à réaliser son destin spirituel, aidé par d'authentiques adeptes et par des forces obscures qu'il est en mesure de maîtriser au prix d'infinies souffrances. Ne sait-il pas qu'en définitive le Maître est en lui ? : « Si tu veux prier, dit-il dans son message au futur initié, prie ton Moi invisible ; c'est le seul dieu qui exauce la prière : les autres dieux te donnent des pierres au lieu de pain... Malheureux ceux qui prient une idole et dont les supplications sont exaucées : ils y perdent leur Moi parce qu'ils n'arriveront jamais à croire que l'exaucement venait d'eux-mêmes ». Grâce à la mystérieuse « interversion des lumières » qui consacre sa métanoïa, le héros, quittant le niveau psychique, atteint le niveau supérieur des gnostiques où la souffrance ne peut plus l'atteindre. Uni à Eva, il vit désormais dans les deux-mondes et la joie ne quittera plus le couple élu.

Fiction ? Bien sûr... Délire imaginatif ? Peut être... Itinéraire désormais inaccessible à l'homme d'aujourd'hui ? C'est certain. Il n'en demeure pas moins que l'œuvre de Meyrinck, inspirée de traditions ésotériques orientales et proche de la pensée guénonienne, contient un authentique message transmis par des guides imaginaires dont le style s'apparente curieusement à celui de Bô Yin Râ.

Tout compte fait, on peut, avec profit lire ou relire Meyrinck.

P. S.

1. On en trouve de nombreux « échantillons » dans l'*Anthologie du fantastique*, de Roger Caillois, éditée par le Club du Livre en 1958.

Henri Hartung a connu Ramana Maharshi. Sa quête l'a conduit à Tiruvannalaï et, parvenu aux pieds du Maître, il a senti ses questions longuement préparées s'évanouir dans la présence du Sage, anéanties par son Silence. Ce témoignage n'est pas unique ⁽¹⁾ mais c'est ce détail, rappelé avant de plus longs développements, qui l'enrichit le plus. Car si nous pouvons parvenir aujourd'hui, grâce à des traductions et d'autres témoignages, à une certaine compréhension intellectuelle de l'enseignement du Maharshi, H. Hartung nous démontre d'emblée que c'est par le silence, cette réalisation totale et parfaite d'équanimité du Soi, que R. Maharshi enseignait *le plus éloquemment* à ses disciples.

Aux nombreuses questions qui lui étaient posées, R. Maharshi répondait ainsi, en védantiste accompli qu'il était : « Qui pose cette question ? Réalisez le Soi et les solutions recherchées apparaîtront d'elles-mêmes... » Lorsqu'il s'adressait ainsi, en paroles, à ses disciples, le Saint d'Arunachala insistait de toutes ses forces pour qu'il soit *d'abord* trouvé solution au problème du moi (de l'ego) sans quoi il serait vain de vouloir infléchir le cours dramatique de l'Histoire. Aucune Révolution ne conduira jamais à rien, inspirée par ce petit moi... Sur ce point, son enseignement abrupt et simple nous paraît très proche de celui de Krishnamurti.

H. Hartung tente aussi d'aborder un aspect particulier du rayonnement de R. Maharshi en Occident : sa rencontre avec le Christianisme. Et de citer J. Maritain dont certaines conclusions, des élans mystiques, sont proches de ceux du Maharshi. Mais est-il vraiment croyable qu'il puisse exister une véritable convergence entre le Catholicisme romain - Foi révélée, exclusive, dualiste - et l'Hindouisme védantiste - Sagesse « expérimentale » de l'Un ! Il est peut-être utile de rappeler que Lanza del Vasto, dans son *pèlerinage aux sources*, avouait n'avoir rien reçu du Maître immobile. Maritain a-t-il su, lui, dépasser les limites imposées de son Eglise ? Quant à nous, nous restons persuadés que le Monachos, l'alchimiste de l'Un, cherche le Réel, au-delà des catéchismes.

Néanmoins, on doit être reconnaissant à Henri Hartung de dégager clairement les lignes de force de l'enseignement du Maharshi : son universalité, sa radicalité, sa simplicité, puisque l'unique essentiel : la réalisation du Soi, y est prêché par un

indiscutable exemple de perfection et d'achèvement. La tradition vivante en Ramana Maharshi est donc un message indispensable à communiquer à tous les chercheurs de ce siècle.

R. O.

1. La lecture du livre d'H. Hartung doit se compléter par l'étude de l'*Enseignement de Ramana Maharshi* régulièrement réédité par les éd. Albin Michel, avec une préface de Jean Herbert. Ce dernier, spécialiste bien connu de la spiritualité orientale, trace également un portrait du Maharshi dans un livre récent : *l'Hindouisme vivant*, aux éd. Robert Laffont (1975), pp. 245, 246.

Fritjof CAPRA : Le Tao de la Physique
Ed. Tchou - Paris 1979

Voici un livre qui intéressera à plus d'un titre. Son but est, en effet, de mettre en évidence, sur des bases concrètes, un parallélisme entre les dernières conceptions de la physique moderne, en particulier subatomique et particulaire, et la pensée orientale.

L'auteur, autrichien d'origine, après avoir étudié la physique théorique et effectué des recherches dans cette discipline en France, en Angleterre et aux Etats-Unis, occupe actuellement une chaire de physique théorique à l'université de Berkeley (Californie). Mais il est également un bon connaisseur des enseignements de l'orient auxquels il consacre un long chapitre de son ouvrage, et ses idées et théories ont été bien accueillies par des spécialistes de ce domaine comme Needham, Campbell, Phiroz, Mehta, Lama Gorinda et d'autres.

L'idée de voir un parallélisme ou une certaine analogie entre la science moderne d'une part et la métaphysique de l'autre n'est pas nouvelle. Inconcevable encore au début de ce siècle, elle a été pressentie au cours des dernières décennies par des savants comme Oppenheimer, Schroedinger, Niels Bohr, Heisenberg et d'autres. Le docteur Thérèse Brosse en parle abondamment dans son livre « La Conscience-Energie », et des ouvrages comme ceux de Raymond Ruyer sur la « Gnose de Princeton » ou de Jean Charon « L'Esprit cet inconnu » ouvrent des voies dans le même sens. Mais nous ne pensons pas que ces conceptions aient déjà été exposées avec autant de clareté et d'une manière aussi complète que ne le fait Capra qui, non seulement tient compte des toutes dernières découvertes dans le domaine de la physique subatomique, mais qui, féru dans les deux disciplines, les éclaire à la fois à la lumière de la science et à celle de la mystique. (1)

Il n'est, bien sûr, pas possible de donner en quelques lignes un aperçu tant soit peu complet de la richesse d'un livre qui, en plus de 300 pages et en un langage qui le rend accessible même à un non-scientifique, montre comment la physique moderne conduit à une vision du monde très proche de celle des mystiques de tout temps et de toutes traditions. C'est avec un intérêt presque passionné que l'on suit l'auteur dans son développement de l'évolution de la science occidentale, partant des conceptions mécanistes d'un Newton et de l'électrodynamique d'un Maxwell pour aboutir à celles de la physique subatomique telles qu'elles culminent dans la « philosophie de bootstrap » et la « théorie de la matrice S », elles-mêmes issues des théories de la relativité et de la théorie quantique. S'il est vrai que ces théories, si elles acceptent un sens mathématique, sont impossibles à « visualiser », n'est-il pas également impossible de saisir, autrement que par intuition méditative, l'expérience mystique ?

A la question, posée à la fin du livre, de savoir s'il peut y avoir une influence mutuelle, voire une synthèse entre la science et la spiritualité, l'auteur croit devoir répondre par la négative : les deux approches sont entièrement différentes, et, si les deux disciplines sont complémentaires, aucune n'englobe l'autre. La science n'a pas besoin de la mystique et la mystique l'a pas besoin de la science, mais l'homme a besoin des deux. Puisse la conscience des hommes s'éveiller de plus en plus à cette vérité.

R. K.

1. Le mot *mystique* est un terme « usé », comme aussi le mot *spiritualité*, parce que trop liés à une pensée dualiste. Le premier veut exprimer la « propension » à l'union tout en maintenant le *deux* et le second s'oppose habituellement à matérialité, alors que la métaphysique nous enseigne comment faire le *deux Un*. Faut-il rendre aux mots leur vrai sens - qui découle du reste de l'étymologie - ou les remplacer par d'autres qui n'ont pas connu l'usure et les déformations du temps ?



Initiation à la grammaire copte

En français, les adjectifs possessifs sont les suivants : mon, ton, son ; ma, ta, sa ; mes, tes, ses ; notre, votre, leur ; nos, vos, leurs. Ces adjectifs ne fournissent que des indications partielles sur le sujet possesseur et sur l'objet possédé *. Ainsi :

1. Ils renseignent toujours sur le nombre (singulier ou pluriel) du sujet possesseur, mais jamais sur son genre (masculin ou féminin).

Exemple : **mon, ton, son, mes** chiens, indique seulement que le possesseur du chien est singulier, mais n'indique en rien si ce possesseur est masculin ou féminin. La fille dira comme le garçon : **mon** chien, **mes** chiens **. On dira aussi bien à la fille qu'au garçon : **ton** chien, **tes** chiens. En disant : **son** chien, **ses** chiens, le sujet possesseur du chien (ou des chiens) peut aussi bien être une fille qu'un garçon ***.

2. Ils renseignent toujours sur le nombre (singulier ou pluriel) de l'objet possédé, mais pas toujours sur son genre (masculin ou féminin). Il faut que le possesseur soit au singulier, et que le nom de l'objet possédé commence par une consonne, pour que l'adjectif possessif indique le genre du nom qui suit :

Exemple : **mon, ton, son** jardin, indique que le mot **jardin** est masculin ;
ma, ta, sa maison, indique que le mot **maison** est féminin.

Mais si le nom de l'objet possédé commence par une voyelle, on utilise toujours l'adjectif possessif masculin. On dira : **mon, ton, son** armoire, alors que logiquement il faudrait dire : **ma, ta, sa** armoire.

Récapitulons par le tableau suivant, d'où il ressort que l'adjectif possessif français varie d'après le nombre (singulier ou pluriel) du possesseur et de l'objet possédé, mais pas nécessairement d'après le genre (masculin ou féminin) du possesseur ou de l'objet possédé.

Possesseur →	singulier		pluriel		
1 ^e pers., masc. ou fém.	mon	ma	mes	nos	notre
2 ^e pers., masc. ou fém.	ton	ta	tes	vos	votre
3 ^e pers., masc. ou fém.	son	sa	ses	leurs	leur
	Objet possédé singulier		Objet possédé pluriel		Objet possédé singulier
	masc. fém.		ou		fém.

* Pour aider l'étudiant-lecteur à bien faire la distinction entre le possesseur et le possédé, j'appellerai souvent le premier, le **sujet possesseur**, et le second, l'**objet possédé**. Mais il est bien entendu que l'**objet possédé** peut être une personne. Regardons par exemple les phrases 64.4 et 64.7.

64.4 Il envoya **son** serviteur :

le sujet possesseur est le maître
l'objet possédé est le serviteur

64.7 **Mon** maître convie toi :

le sujet possesseur est le serviteur
l'objet possédé est le maître

** C'est pareil en copte, pour cette 1^{re} personne du singulier.

*** C'est différent en copte pour la 2^{me} et la 3^{me} personne du singulier : l'adjectif possessif varie selon que le sujet possesseur est masculin ou féminin.

Résumons-nous. En copte, l'adjectif possessif s'accorde toujours avec l'objet possédé (comme très souvent en français : **mon** jardin, **ma** maison ; mais ce n'est pas le cas pour **mon** armoire). Il s'accorde aussi avec le genre du sujet possesseur à la 2^e et à la 3^e personne du singulier (ce qui n'est pas le cas en français).

Exemples : ton visage se dit en copte **pèk'ho** si le possesseur du visage est masculin, et **pèho** si le possesseur du visage est féminin.
 sa maison se dit en copte **pèféy** si le possesseur de la maison est masculin, et **pècéy** si le possesseur de la maison est féminin.

L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA PREMIERE PERSONNE DU SINGULIER (MON, MA, MES)

πa pa quand l'objet possédé est au masculin singulier
Ta ta quand l'objet possédé est au féminin singulier
Na na quand l'objet possédé est au pluriel

61.7 paklok mon lit
 61.8 tatrapèza ma table
 63.7 naèhòr mes greniers

II. L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA DEUXIEME PERSONNE DU SINGULIER (TON, TA, TES)

1) Quand le sujet possesseur est masculin

πèk pèk quand l'objet possédé est au masculin singulier
Tèk tèk quand l'objet possédé est au féminin singulier
Nèk nèk quand l'objet possédé est au pluriel
 25.4 pèkbal ton œil
 62.4 tèkounam ta droite
 21.2 nèkmat'hétés tes disciples

2) Quand le sujet possesseur est féminin, l'adjectif possessif perd la lettre du suffixe personnel, c'est-à-dire la lettre **k**, mais il n'y a pas d'attestation de cet adjectif possessif dans Ts.

III. L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA TROISIEME PERSONNE DU SINGULIER (SON, SA, SES)

1) Quand le sujet possesseur est masculin

πèy pèf quand l'objet possédé est au masculin singulier
Tèy tèf quand l'objet possédé est au féminin singulier
Nèy nèf quand l'objet possédé est au pluriel
 31.2 pèftimè son village
 41.2 tèfkitch sa main
 46.5 nèfbal ses yeux

2) Quand le sujet possesseur est féminin

ṽṽṽ pès quand l'objet possédé est au masculin singulier

ṽṽṽ tès quand l'objet possédé est au féminin singulier

ṽṽṽ nès quand l'objet possédé est au pluriel

97.9 pècéy sa maison (à elle)

40.4 tèsnounè sa racine (à elle)

Il n'y a pas d'attestation de nès dans Ts.

IV. L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA PREMIERE PERSONNE DU PLURIEL (NOTRE, NOS)

ṽṽṽṽ pèn quand l'objet possédé est au masculin singulier

ṽṽṽṽ tèn quand l'objet possédé est au féminin singulier

ṽṽṽṽ nèn quand l'objet possédé est au pluriel

Il n'y a pas d'attestation de pèn dans Ts.

18.2 tènhaé notre fin

21.9 tènsochè notre champ

Il n'y a pas d'attestation de nèn dans Ts.

V. L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA DEUXIEME PERSONNE DU PLURIEL (VOTRE, VOS)

ṽṽṽṽṽ pètèn quand l'objet possédé est au masculin singulier

ṽṽṽṽṽ tètèn quand l'objet possédé est au féminin singulier

ṽṽṽṽṽ nètèn quand l'objet possédé est au pluriel

15.6 pètènyôt votre Père

14.13 tètèntapro votre bouche

33.4 nètèntchènpôr vos toits

VI. L'ADJECTIF POSSESSIF QUAND LE SUJET POSSESEUR EST A LA TROISIEME PERSONNE DU PLURIEL (LEUR, LEURS)

ṽṽṽṽṽ pou quand l'objet possédé est au masculin singulier

ṽṽṽṽṽ tou quand l'objet possédé est au féminin singulier

ṽṽṽṽṽ nou quand l'objet possédé est au pluriel

28.7 pouhét leur cœur

50.9 touhikôn leur image

19.9 noukôbè leurs feuilles

Appendice : le pronom possessif (le mien, le tien, le sien, etc.)

Dans Ts, on ne le rencontre qu'une fois avec la première personne du singulier, et une fois avec la troisième personne du pluriel. Il s'agit de la particule **ṽṽṽ**

pô suivie du pronom personnel suffixe.

100.7 **pôy** le mien

88.8 **pôw** le leur

Yves HAAS

POÉSIE

Il y a bien des façons de vivre l'aventure du Royaume et l'expérience poétique n'est certes pas la moindre surtout lorsque la poésie n'est pas une velléité littéraire mais l'occasion et le moyen de faire silence, d'écouter et de vivre ce qui nous est offert dans l'ici et maintenant.

Robert Gaud nous a déjà montré par ces publications antérieures⁽¹⁾ qu'il était « entré en poésie » comme le monakhos entre dans le lieu du mariage.

Aujourd'hui, le poète nous livre un nouveau recueil : DE L'ARC-EN-CIEL A L'ARC-EN-TERRE⁽²⁾

Les multiples aspects de la vie y sont évoqués avec une ferveur qui abolit toute distance entre sujet et objet. Le poète alors peut dire avec le gnostique : « Je suis toi, tu es moi ». Tout est occasion de cette alchimie : plantes, insectes, paysage, temps...

Rendre compte, c'est tout d'abord citer, mais il faudrait tout citer. Faute de place, on choisit. Or choisir, c'est sacrifier... mais c'est aussi inviter le lecteur à entrer dans la fête.

Montagne

Si lourde
Et si légère
Qu'elle entre en moi
Depuis toujours
Couleur d'eau
Profil de pierre
Et les toisons
De la déesse.

Couches calcaires
Traces grises
La vie morte
Avec des trous
De lassitude
Et de néant
Le vrai désir
Orange verte
S'exprime t-il
Et saigne t-il
En vrai plaisir...



1. *Panthère noire* (Subervie), 1965
Soleil de la Chartreuse (*La Coïncidence*), 1978
2. Editions Saint-Germain-des-Prés, 70, rue du Cherche-Midi,
75006 Paris, 34 F.